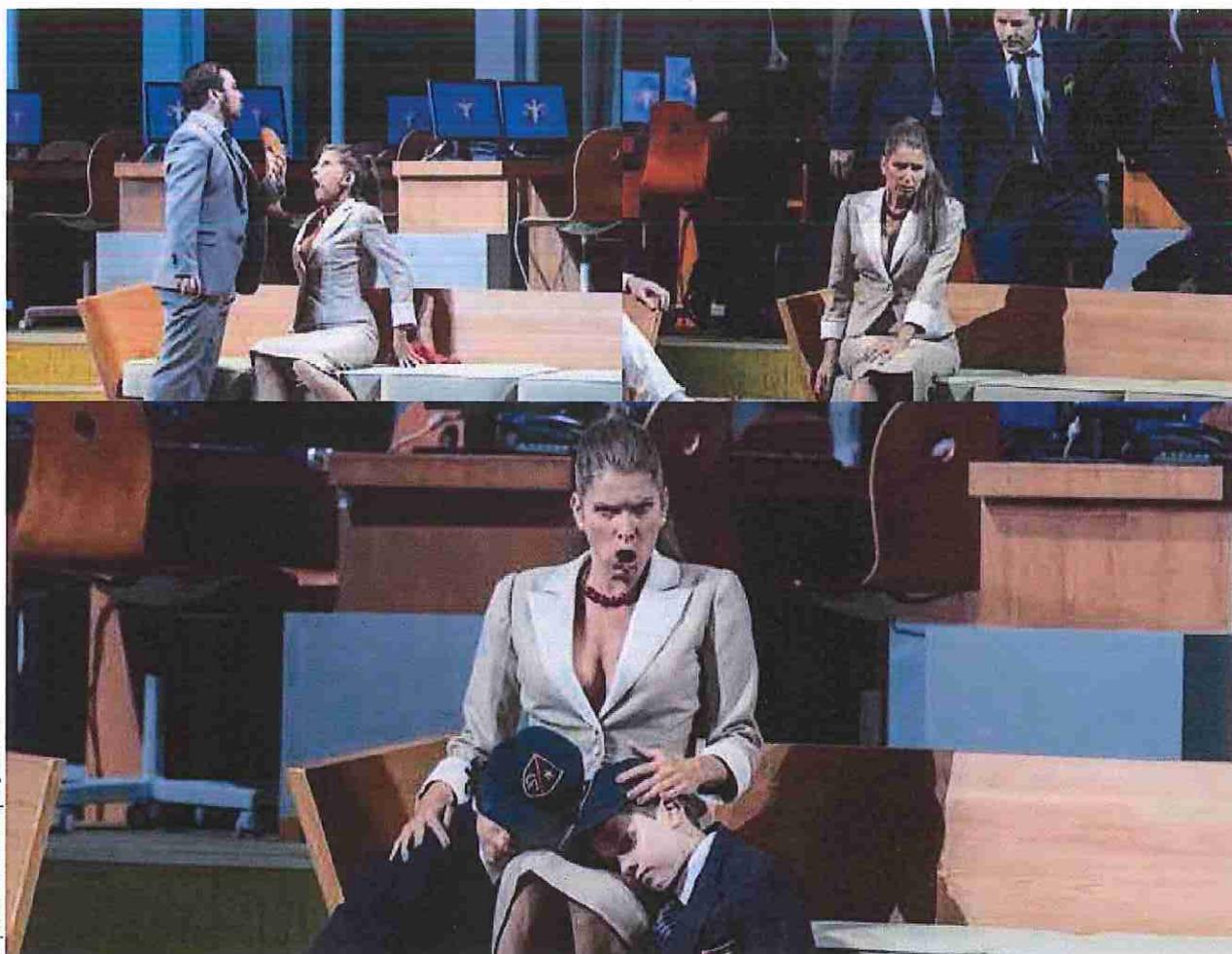


Opéra de Nice : Medea

Le chef d'œuvre de Cherubini a donc clôturé la fort belle saison lyrique de l'opéra de Nice dans une version aménagée spécialement pour la circonstance. En l'occurrence la version italienne revue et corrigée, c'est-à-dire expurgée des récitatifs orchestrés par Lachner et remplacés par de simples et brefs dialogues parlés. Le nom de Médée est issu du verbe grec "medomai" qui signifie méditer et dont la racine médique "med" désigne la compréhension et le raisonnement. Médée est donc une héroïne très intelligente, une magicienne qui raisonne, qui manigance, qui manipule et qui dans la mythologie grecque parvient toujours à se tirer des situations les plus invraisemblables au cours d'un périple jonché de cadavres... Pour restituer ce mythe, Guy Montavon a opté pour une transposition (c'est à la mode...) à priori incongrue. Nous voilà au sein d'un empire économique, Creonte est un magnat de la finance qui règne sur une armée de collaborateurs en costumes cravates affairés devant leurs écrans d'ordinateurs. Au travers des baies vitrées se profilent les silhouettes des gratte ciel, tout cela respire la puissance, le pouvoir et l'argent... La mythologie ne fait certes plus partie de notre monde, mais les fanatismes de tous ordres exercent des ravages, crimes et infanticides alimentent les faits divers, la puissance, le pouvoir et l'argent attisent toutes les convoitises, ces réalités intemporelles s'imposent et la tra-

gédie est "ordinaire" dans le monde des puissants... Ma foi, pourquoi pas, au soir de la dernière le public niçois a accepté sans broncher cet écartèlement conceptuel, mais l'accueil avait été assez mouvementé à l'issue de la première... Musicalement, la réussite est en revanche indiscutable grâce au talent de Georges Petrou. Habitué des lieux, le chef grec galvanise le philharmonique de Nice et obtient une tension dramatique aussi palpitante qu'aérée, sa direction constitue d'ailleurs à elle seule un vrai spectacle ! Le plateau est dominé par la stature de Nicola Beller Carbone, tragédienne hors pair, impériale dans ses attitudes et taillée vocalement pour affronter les vicissitudes d'un rôle où s'illustrèrent Callas, Olivero, Rysanek et Jones. Le public ne s'y est pas trompé en acclamant cette magicienne de haute volée... Le reste de la distribution évolue un petit cran en dessous, mais personne ne démérite au royaume de Creonte campé par un Bernard Imbert expressif et au ton fier. Le Giasone de Gabriele Mangione arbore un timbre ensoleillé parfois handicapé par un désagréable engorgement, Hélène Le Corre fait valoir son joli soprano, agile et frais, (Un peu sous dimensionné pour le rôle de Glauce) et Daniela Pini s'avère être une parfaite Neris. Au final, cette magicienne a enfin trouvé son maître... Il s'agit de Georges Petrou.

Yves Courmes



©photos : Dominique Jaussein